

Portrait de Roger Judrin par Georges Perros...

*Papiers collés II*. Editions Gallimard ; Paris, 1973. pp. 287 à 291.

avec autorisation de l'éditeur

L'ombre verte.

Roger Judrin et moi sommes voisins de revue depuis pas mal d'années. Comme il arrive souvent entre voisins,, on se connaît peu. A peine aura-t-on arpenté côte à côte un coin du Boulevard Saint-Germain, un jour assez lointain, au sortir peut-être, d'une de ces réunions auxquelles nous conviaient régulièrement Jean Paulhan et Marcel Arland. Il y avait là, jeunes, de futurs célébrités. Mais tous n'étaient encore qu'à leurs débuts, comme on dit à la Comédie-Française. Il faut faire ses débuts. On peut même passer sa vie à les faire. Depuis, naturellement, la plupart de ces piles en puissance ont fait leur chemin, les unes par-ci, les autres par-là... Roger Judrin n'a pas changé. Et j'ai été étonné, lisant le *Journal d'une monade*, d'apprendre son âge. Soixante ans, pas croyable ! Ce n'est pas vieux, soit, mais enfin cela donne, je ne sais pas, moi, un certain poids. Peut, à la rigueur, en imposer. Rien de tel avec Judrin. Qui semble avoir une sainte frousse des adultes, et combien le sont – adultes – à trois ans et demi ! Il écrit comme un gosse, gracieusement appliqué, gourmand, amateur au sens connaisseur, heureux de ce geste solitaire qui porte la main à la plume sur une feuille de papier. Soucieux de perfection, mais nerveux, mais travaillant à chaud. A le lire vite, on pourrait le soupçonner de mijoter, de cuisiner longuement ses plats de résistance, il a une manière d'enfiler les phrases qu'on finit par en avoir les yeux brouillés. Par ne plus distinguer, tant cette poudre a d'éclat. Mais il emploie une expression qui dit bien le phénomène : flamme haletante. Voilà, c'est cela. Comme s'il suçait à petits coups, reprenant souffle après chaque courte lampée, remettant sans cesse son projet d'éclaircissement sur le métier, par extrême jubilation, si bien qu'on ne sait où cela commence, où cela finit. Ce pourrait être insupportable ; en vérité, parfois, Judrin frôle les pires maladies : la préciosité, le moralisme virtuose, la giralducite, le dialogue blanc, trop complice de sa dualité. Mais il se trouve que j'ai relu ce *Journal d'une monade*, c'est la première fois que je relis du Judrin. Bien m'en a pris, c'est un écrivain comme on n'en fait plus guère, comme on n'en fera de moins en moins. Un « original ». Attaché à sa proie, têtu, se battant pied à pied au bord de son propre abîme, il ne faudrait pas s'y tromper, et cela dépasse infiniment les hiérarchies de la fantaisie

littéraire. Je ne m'étonne guère de ne le voir citer nulle part dès qu'il s'agit de dresser la liste inspirée des hommes importants de l'époque. Comment pourrait-il l'être ? Voilà un monsieur qui renvoie dos à dos, ou face à face, et Camus et Sartre et Freud, et tous nos actuels barbouilleurs de génie. Aussi intransigeant dans ses détestations – car il y a de la passion dans son cas – que dans ses amours. Il se trouve seul, et comment ne le serait-il pas, il avoue n'avoir de goût que pour les grands hommes. Drôle d'idée ! Etrange illusion ! Mais Judrin tient bon. Passe outre à toutes ses contradictions, d'un ordre assez relevé, et continue son Roger de chemin contre vents et marées. Non sans laisser passer parfois dans ses embardées on ne sait quelle trace de haute mélancolie ; non sans qu'ici et là on ne devine la fêlure, la blessure essentielle, la région calcinée. Mais il y a en lui de la tête brûlée, de l'indomptable bonnet rouge à pompon. Quelque chose du Baladin du monde occidental, je me demande pourquoi cette idée me vient sans prévenir. Oui, il y a un brin de folie en Judrin, qu'il soigne lui-même ; et encore un jeune paysan endimanché, à gants de beurre frais. Incapable de proférer autre texte que le sien. Amoureux fou des mots, qu'il traite sans défaillance, dans une chaîne respiratoire, on ne peut plus personnelle, alimentée par les effets papillotants de cette flamme haletante prise dans un courant d'air qui interdit à la fois l'ombre et la lumière absolue. Ayant, comme on dit, le *soupir intelligent*, ou n'ayant que le *temps d'être éternel*. L'intelligence étant son faible, il *a manqué de bêtise trop tôt*. Ce genre de petites remarques abonde, et l'on pourrait se lasser de telles trouvailles, s'il s'agissait effectivement de trouvailles. Mais non. Tout va ainsi, menacé par le guillemet, la parenthèse, l'italique. Or je vous défie de trouver un mot souligné, une phrase montrée du doigt. C'est au lecteur d'épouser le rythme, d'accompagner la musique aigre comme une matinée d'automne, entre le vert et le mûr citronneux, d'un Couperin revu par Poulenc. Musique française, c'est le mot qui vient. A-t-il un sens ? Oui, si l'on considère qu'il y a chez Judrin, comme chez certains poètes français, Ponge, entre autres, quelque chose d'intraduisible. Et que la lecture de son œuvre par un Français pose quelques problèmes, par cela même qu'il est nécessaire de ne pas s'en croire quitte à première vue. Puis il y a un Judrin qui se déteste. Un homme comme Paulhan l'aura sans doute un peu consolé du mal considérable qu'il pense de celui-là, de ce Judrin qui s'en veut de l'être. Mais trouve dans ce malheur la gaieté noire, le grain sauveur qui rend ses murs personnels moins durs à supporter, durs à s'en désongler, tant est furieuse son envie d'être, lui et pas un autre. Comme tous les êtres ivres de liberté, Judrin est coincé dans la sienne, n'en « profite » pas, mais allez l'en faire démordre, il se retire aussitôt au fin fond de son grenier. Et il écrit.

D'où l'allégresse de son discours. Il procède par petites touches, mines de rien, juste ce qu'il faut pour ne pas contaminer le trajet sensible, pas question de prendre, c'est-à-dire de perdre son temps, ce serait vexer l'énergie du moment, et nous livrerait-il son âme qu'on n'y verrait que du bleu tant le passage est rapide. C'est que sa foi est taillée à fer et à sang, il ne cède pas le moindre lopin des terres sur lesquelles il chasse, tuant vite et bien, dans l'espoir d'une résurrection définitive, sans trace de pleurnicherie, tous les oiseaux du langage qui traversent son ciel. Mais écoutons-le : « J'aspire à la concision. Je voudrais me passer de clous et de chevilles. Mon ambition serait de ne lâcher aucune phrase qui marche d'avoir marché. Il me la faut vierge et sage, habillée et nue, secrètement singulière et toutefois française comme un vieux proverbe. J'ai la folie qui, dans La Fontaine n'en fut pas une, d'être exquis et populaire, franc mais raffiné, impudent mais comme un âge d'or, près de la bouche et sans bredouiller, près des justes cadences loin du tambour-major. »

Beau programme. Légitime. Sérieux. Et vous ne trouverez jamais Judrin en défaut d'esprit. J'entends de cet esprit boulevardier qui veut qu'on ne résiste pas à un bon mot, à un calembour. Judrin est très difficile sur la marchandise. Il écrit comme s'il était immortel. N'est-ce pas la définition de tout écrivain digne de ce nom ? Et il y aura toujours, il faut l'espérer, un Judrin de service dans l'horreur des temps. Un homme capable d'écrire, un onze Mai 1968, de noter ceci, après tout déchirant :

« Mon petit exemple prouve qu'il n'y a point de désert d'où ne puisse jaillir une ombre verte, pourvu que la médiocrité de l'emploi permette au quant-à-moi de danser dans ses chaînes.